

Pierre Stasse
Hôtel Argentina

roman

Flammariion

«Tout brûle à
Buenos Aires.»



Extrait de la publication

Hôtel Argentina

Pierre
Stasse



«Treize heures donc. Treize heures de vol avant d'atteindre Buenos Aires. Ville inconnue, rejointe pour des raisons inexprimées. Je quittais. Mélange d'abandon et de découvertes, ouverture sur le mystère. Je suivais pas à pas l'ADN de cette liberté. Études terminées, métier délaissé, le temps était venu de disparaître.»

Au cœur de l'été argentin, *Hôtel Argentina* raconte l'itinéraire d'un jeune voyageur dans une famille divisée par les secrets. Rencontre avec un Buenos Aires moderne et envoûtant, le deuxième roman de Pierre Stasse est également un éloge du voyage et du souvenir.

Pierre Stasse est né en 1986. Il a déjà publié Les Restes de Jean-Jacques, chez Flammarion.

Flammarion

Extrait de la publication

Hôtel Argentina

DU MÊME AUTEUR

Les Restes de Jean-Jacques, Flammarion, 2009.

Pierre Stasse

Hôtel Argentina

roman

Flammarion

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-5939-3

Pour Julia, Maria et David.

« Je n'ai plus de patience en réserve pour cette Europe où l'automne a le visage du printemps et le printemps l'odeur de misère. Mais j'imagine avec délice cet autre pays où l'été écrase tout, où les pluies d'hiver noient les villes et où, enfin, les choses sont ce qu'elles sont. »

Albert CAMUS

1.

Je voyageais dans l'ignorance. À Roissy, le vaste terminal couvrait ma valise de lumières métalliques. Rouge de nuit et reflets sur le sol encore humide de produits d'entretien. Devant les guichets, des familles patientaient, exténuées par les retards. Les haut-parleurs annonçaient des nouvelles inaudibles et les forces de sécurité, un peu blasées par tant d'inaction, traînaient leur ennui sur les molosses avachis.

Un employé de la compagnie aérienne proposa de modifier mon vol contre de l'argent. Une escale à Rio, une nuit offerte à l'hôtel de l'aéroport et cent cinquante euros à dépenser au duty-free. Une femme dans le hall criait sur une hôtesse et sa colère résonnait d'autant plus qu'elle glissait sur la bouillie des enceintes. La nuit avançait. La fatigue amenuisait les tolérances. L'organisation du trafic aérien semblait une tâche hors de portée, un maelström auquel aucun humain ne devait se confronter. Car il

y avait des retards, des grèves, du surbooking, des aléas météorologiques, des femmes enceintes, des femmes énervées et des femmes sans pitié.

Je refusai la proposition de l'homme. Son regard trahissait la détresse. Il tenta une conciliation différente, mais les haut-parleurs hurlèrent si fort et de manière si incompréhensible qu'ils abrégèrent nos négociations stériles. J'enregistrai mes bagages devant une escouade de voyageurs refoulés. Ce n'était que hasard et justice. J'avais payé cher un billet et ce billet donnait droit au décollage. On me souhaita un agréable voyage avec un regard d'initié.

Dehors, dans les rafales glaciales, des individus solitaires fumaient. Sans paroles. Ils contemplaient l'autre terminal de Roissy, derrière une bretelle de route qui serpentait son macadam entre les dômes d'avions. Une fois l'énorme valise abandonnée, je ne ressentais plus les morsures du froid avec la même intensité. Dans un soulagement attendu, urbain, j'allumai une cigarette. Depuis le trottoir, les grognements du hall devenaient discrets, comme un dialecte tamisé, le petit murmure de l'attente moderne.

Treize heures donc. Treize heures de vol avant d'atteindre Buenos Aires. Ville inconnue, rejointe pour des raisons inexprimées. Je quittais. Mélange d'abandon et de découvertes, ouverture sur le mystère. À ceux qui exigeaient davantage, qui traquaient

les causes d'un départ subit, la durée de mon absence, ou même l'activité que je poursuivrais derrière l'Atlantique, j'avais répondu : « Je ne sais pas. » Heureux de ma simplicité et conscient de sa violence. Je suivais pas à pas l'ADN de cette liberté. Études terminées, métier délaissé (je travaillais pour le restaurant de ma mère), le temps était venu de disparaître.

Bien avant l'heure limite, je rejoignis les portiques de sécurité. Un grassouillet barbu palpa mon corps, me demanda poliment de prendre la pose Jésus-Christ, me caressa à nouveau, puis appela le voyageur suivant. L'espace sécurisé générait calme et inquiétude. Les innombrables rangées de fauteuils vides (il était plus de 23 heures), les apparitions quasi spectrales du personnel d'hygiène et les néons multicolores des enseignes formaient un univers autonome. Un royaume pathétique où se perdre avant le ciel. Pour la première fois, l'éventualité d'un accident me tourmentait. Mon téléphone portable sonna et je l'éteignis sans vérifier la provenance de l'appel.

La serveuse sous le néon violet portait un tablier bouffon.

- Une vodka, s'il vous plaît.
- Vous partez loin ?
- Je ne sais pas, répondis-je du feu de ma gorge.
- Vous allez où ?

— Buenos Aires.

— Une ville mythique, confia-t-elle.

— J'ai peur de cet avion, déclarai-je en faisant signe pour un autre verre. L'alcool, c'est pour ça. D'habitude, je ne...

Avec une douceur réconfortante, une voix d'aéroport invita les passagers à se présenter. Les traductions en anglais et espagnol furent éclipsées par un beuglement familier intimant à M. Robert K. de se rendre porte 18. Je terminai l'autre vodka puis déambulai vers un attroupement d'Argentins. Je n'allais pas mourir. Simplement disparaître.

Installé inconfortablement, je sortis un livre de mon sac, puis le rangeai. Partout dans l'imposante carlingue, les voyageurs discutaient de choses et d'autres, réglèrent téléphones, appareils électroniques et ordonnaient en pensée qu'on leur apportât de quoi manger. Des consignes de sécurité furent ignorées et un poulet au goût de brocoli majestueusement dévoilé sous sa cape de cellophane. Il y avait du vin. Des mignonnes bouteilles de 25 cl arboraient des noms de domaines. Avec le bouchon à dévisser, la bague plastique qui saute et le grenat foncé dans le bourdonnement des moteurs.

— Première fois à Buenos Aires ? s'enquit ma voisine, une dame rieuse aux mains ridées.

— Oui.

— Quelle chance ! La première fois, ça ne paraît pas réel. La ville vous absorbe, non ? Et ce pays, ce pays !

Son accent soulevait des notes méditerranéennes.

— Ah, je ne trouve plus mes mots. Le français, lorsqu'on ne le parle plus. Mais vous serez englouti, non ? Combien de temps partez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Vous verrez, vous verrez.

— J'espère, conclus-je, avant de terminer le mauvais vin.

À droite des toilettes, dans le réduit confiné du personnel de bord, j'attrapai un verre jetable, le remplis d'eau, et avalai deux somnifères. Un steward intercepta mon geste et sourit.

— Vous avez peur en voyage ?

— D'habitude, non.

— Tout ira bien. Laissez-vous porter.

Je voyageais dans l'ignorance.

2.

Le taxi roulait comme pourchassé par un démon. Une fois l'adresse expliquée, rue Perú, à hauteur de l'église Nuestra Señora de Belén, quartier San Telmo, plus rien n'avait d'importance. Sa Fiat usée rugissait sur l'asphalte, mécontente d'être traitée avec si peu de considération. Je n'osai parler, de peur qu'une question engendrât un accident. Les intersections à angle droit se multipliaient, souvent sans feu de circulation. Le plus rapidement engagé disposait de la priorité. En théorie.

Les vitres abaissées appelaient l'air dans l'habitacle. Buenos Aires au mois de janvier cuisait les esprits. Sur une carte, avant de récupérer ma valise sur le tapis roulant de l'aéroport Ezeiza, j'avais esquissé en vain le trajet à parcourir jusqu'à San Telmo. Les croisements de rues quadrillaient un espace grand comme plusieurs capitales européennes. Les quartiers gigantesques trônaient sur mon plan plastifié.

Aux rues modestes et légèrement pentues, succédaient des autoroutes rainurées de passages piétons. Sept ou huit voies au cœur de la ville. Grouillements, carburant et tout ce soleil déchiraient le jour. Arrêté à un feu rouge, le chauffeur de taxi pinça son col de chemise et l'agita en me regardant dans le rétroviseur. Il gonfla ses joues puis expira avec emphase. À Buenos Aires aussi, en plein été, les hommes écrasés de chaleur y trouvaient matière à complicité. Je souris en retour et désignai un arbre dont le tronc possédait un diamètre phénoménal et dont les racines bombées labouraient le trottoir aux dalles chancelantes. « Les arbres, Señor. Les arbres sont le trésor de Buenos Aires. » Le chauffeur guetta ma réaction afin de s'assurer que je comprenais sa langue. Et, surtout, que je remarquais son exaltation lorsqu'il disait « trésor ».

Les klaxons vrillaient sans cesse, mêlés aux alarmes des voitures et aux hurlements des ambulances. Des hurlements d'Apocalypse, annonciateurs d'un état du monde bien plus troublant que le sort du blessé transporté dans le coffre. Après avoir requis l'assentiment du chauffeur, j'allumai une cigarette. Mon regard vagabondait entre les cimes d'immeubles, dont certains rappelaient de fausses villes italiennes, et les commerces bondés, vomissant dans les avenues leurs flots d'humains. Le nombre des voitures en circulation paraissait illimité tant les chaussées s'étendaient en largeur.

Dès que cela était possible, au sens mécanique du terme, mon chauffeur accélérât. Il ne craignait que les renforcements, nids-de-poule et autres crevasses longilignes, fréquentes et salutaires, uniques moyens de tempérer la fougue des conducteurs. Parfois se permettait-il un *hijo de puta* ou un *negro de mierda*, lorsqu'un désagrément supplémentaire et imprévu l'obligeait à user de prudence. Au bout de quarante-cinq minutes de rallye cabossé, il annonça notre arrivée à San Telmo. Le vieux quartier autrefois aristocrate, décimé par la fièvre jaune et abandonné par ses habitants. À sa demande, je répétai l'adresse de l'appartement.

Les rues devinrent étroites et silencieuses. Du moins, dépourvues du fond sonore infernal des autoroutes dont nous nous échappions. Récitant à voix haute (et sûrement pour se montrer hospitalier) les noms des carrefours, il roula paisiblement les dernières minutes, sa Fiat comme un enfant du quartier longeant des façades à trois étages. Il s'arrêta enfin aux pieds d'un immeuble jaune pâle noirci aux fenêtres. Ma valise sortie du coffre, il me souhaita bonne chance et, dans un français de cinéma, émit un chaleureux « ourouvoir ».

Je sonnai à l'interphone indiqué. À la voix grésillante et interrogatrice, je déclarai : « C'est Simon. Simon Koëtels. » La porte demeura close. Après deux ou trois minutes, des bruits parvinrent de la cage d'escaliers et un homme d'une soixantaine

d'années, peut-être plus, m'ouvrit grâce à un interrupteur. Il écarta ses bras, le regard incrédule, et répéta : « Simon, Simon », s'approchant de la masse que je formais avec mes bagages.

— Bonjour, dis-je.

— Entre. Entre donc.

J'agrippai les sangles de ma valise aux roulettes cassées et, alors que dans l'effort mes yeux observaient le sol mal éclairé, l'homme descendit les marches puis me pressa l'épaule.

— Je suis très heureux de te rencontrer.

L'installation fut sommaire. L'appartement de la rue Perú, vaste pour une seule personne, comportait un salon, un bureau et deux chambres. La mienne abritait un lit simple recouvert d'un plaid bleu nuit et sa fenêtre donnait sur une cour intérieure. Je laissai les affaires en vrac, conférant ainsi à la pièce tranquille un aspect de souk. Dans un petit miroir carré, j'aperçus mon visage brumeux d'avion, puis desséché par le vent en flammes des boulevards argentins.

— Si tu désires prendre une douche, j'ai sorti une serviette pour toi dans la salle de bains.

Avec un verre de soda glacé, assis sur son canapé en cuir gris, j'écoutai ses conseils. Les cafés environnants, le marché dominical de la place Dorrego,